

Séduction . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 26 septembre 1934

Il semble que notre peuple égyptien aime le gouvernement d'un amour immense, qu'il croit en lui d'une foi sans limite, qu'il lui accorde une confiance qu'aucun gouvernement n'a jamais reçue avant lui, et qu'il lui témoigne une assurance qu'il n'a jamais témoignée à personne auparavant. Si le gouvernement dit au peuple de faire quelque chose, celui-ci n'hésite pas un instant à obéir et à se soumettre ; s'il lui dit de ne pas le faire, il n'hésite pas un instant à s'abstenir et à s'arrêter. Bien plus, le peuple pousse son amour du gouvernement, son admiration pour lui, sa foi en lui, bien au-delà de ce point même — jusqu'à un point que le gouvernement lui-même n'attendait ni n'espérait, un point que nul œil n'a jamais vu, que nulle oreille n'a jamais entendu, et qui n'a jamais effleuré le cœur d'aucun homme. Car le peuple devine les intentions mêmes du gouvernement, et s'efforce, avec beaucoup de peine et de difficulté, de discerner à l'avance ce qu'il voudra dans un avenir proche ou lointain, afin d'accomplir sa volonté avant même qu'elle ne soit exprimée, et ce qu'il refusera dans un avenir proche ou lointain, afin de se hâter de s'en abstenir et d'y renoncer, lui épargnant ainsi la peine de commander et d'interdire, le déchargeant du poids de l'action et du fardeau de la responsabilité, et lui permettant de se reposer. Il suffit au gouvernement de songer à ce qu'il aime, et voilà le peuple qui l'aime avec lui — bien plus, qui le devance dans cet amour ; et à ce qu'il déteste, et voilà le peuple qui le déteste avec lui — bien plus, qui le devance dans cette détestation. Voilà, selon nous, le plus haut degré qu'un gouvernement puisse jamais atteindre dans la confiance et le soutien de son peuple, dans son approbation et sa foi. Nous ne connaissons aucun gouvernement qui ait jamais conquis un tel amour de son peuple depuis que les gouvernements existent et que l'histoire les a connus. Et nous ne pensons pas qu'un gouvernement, en quelque pays que ce soit, conquière jamais un tel amour de nouveau, jusqu'à ce que Dieu hérite de la terre et de tout ce qui s'y trouve. Et la source de cet amour merveilleux, sans pareil dans ce qui fut, dans ce qui est, ni dans ce qui sera, tient très probablement à ceci : que tous nos ministres, sans exception, sont de bons hommes, dont le cœur ne recèle envers le peuple qu'amour et conseil sincère, affection et dévouement, et qui, chaque fois qu'ils entreprennent quelque chose ou s'en abstiennent, ne visent rien d'autre que la pleine réalisation de la volonté du peuple, l'élévation de la tête du peuple bien haut, et la

sauvegarde intacte de la dignité du peuple. Le peuple l'a constaté chez eux une fois, puis encore une fois, puis une fois de plus, jusqu'à leur accorder sa foi, à trouver la paix en eux, à leur remettre les rênes du commandement, et à leur dire : conduisez-nous où vous voudrez, car nous vous suivrons ; faites de nous ce qu'il vous plaira, car nous nous soumettons ; ordonnez-nous ce que vous jugerez bon, car nous entendons et nous obéissons.

Peut-être faites-vous partie de ceux qui nient les évidences, qui doutent des vérités premières, qui refusent de croire ce que croit l'humanité tout entière — qui ne veulent même pas admettre que le soleil s'est levé, bien que sa lumière éblouisse les yeux et que sa chaleur brûle les corps, mais exigent une preuve de ce qui n'en a nul besoin, et réclament une démonstration de ce qui n'en requiert aucune. Peut-être êtes-vous de ces Wafdistes qui s'imaginent encore que le peuple n'aime pas le gouvernement, ne lui fait pas confiance, ne répond pas à son appel, ne prête pas l'oreille à sa parole. Si vous êtes bien de ceux-là, alors peut-être pourrez-vous vous résoudre à écouter cette étonnante nouvelle, à en tirer une leçon, et à vous convaincre vous-même que les jours des Wafdistes sont révolus, que leur étoile s'est éteinte, et qu'il ne leur reste plus le moindre espoir de survie politique.

Le chef du Wafd et ses compagnons, les membres du Wafd, ont prétendu qu'il était de leur droit d'appeler à un congrès national, qu'ils comptaient tenir le mois prochain, et ont annoncé cette intention — sur quoi personne ne leur prêta la moindre attention, personne ne se tourna vers eux, et personne ne se présenta pour se joindre à ce congrès qu'ils voulaient convoquer, hormis une poignée infime, pas même de quoi compter sur les doigts des deux mains : dix mille personnes, ou plutôt, elles étaient dix mille il y a une semaine. Si la parole du Wafd portait encore aujourd'hui le poids qu'elle portait autrefois, les gens se seraient précipités en foule vers son congrès, et ceux qui répondaient à son appel n'auraient jamais fondu jusqu'à ce nombre dérisoire et misérable — un nombre qui ne signifie rien, qui ne prouve rien, et que l'on ne saurait même compter en dizaines, ni en centaines, mais tout au plus en milliers. Et la source de ce désaveu du Wafd, de ce reniement, c'est que le peuple a appris que le gouvernement n'aime pas le Wafd, et a donc effacé tout à fait son amour du Wafd de son cœur ; et le peuple a entendu dire que le gouvernement n'aime pas le congrès auquel appelle le Wafd, et s'en est donc entièrement détourné, ne lui envoyant pas plus de dix mille noms.

Peut-être cette preuve ne vous convainc-t-elle pas ; en voici alors une autre, plus éloquente encore, et plus propre à emporter la conviction. Car des journaux gouvernementaux ont rapporté que le gouvernement envisageait d'empêcher la tenue du congrès — par aversion pour lui, et par souci pour lui, naturellement, dans l'intérêt de la sécurité publique. À peine le peuple eut-il saisi cette position du gouvernement, à peine eut-il entendu dire que le gouvernement pourrait vouloir empêcher la tenue du congrès, qu'il se hâta de réaliser ce souhait et de répondre à cet appel, redoublant son rejet du congrès et son refus d'y assister — et le secrétaire du Wafd reçut, en un seul jour, deux mille demandes d'adhésion et de participation au congrès. Oui : deux mille demandes en un seul jour, après qu'il eut été colporté et annoncé que le gouvernement ne permettrait jamais la tenue du congrès. Quelle preuve plus claire de l'échec du Wafd pourrait-il exister ? Quelle démonstration plus éclatante du triomphe du gouvernement ? Si le Wafd l'emportait encore aujourd'hui comme il l'emportait autrefois, son secrétaire aurait reçu, en un seul jour, deux demandes, ou peut-être vingt, ou peut-être deux cents — mais le Wafd est vaincu, entièrement et profondément vaincu, au point qu'à peine les rumeurs informent-elles le peuple de l'aversion du gouvernement pour le congrès du Wafd, que le peuple se fait las envers ce congrès, et ce ne sont plus deux, ni vingt, ni deux cents qui s'y présentent en un seul jour, mais bien deux mille . . .

Et la rumeur continuera de se répandre, colportant l'aversion du gouvernement pour le congrès, et le peuple continuera de se hâter à réaliser le vœu du gouvernement et à se tenir à l'écart du congrès, et l'éminent maître Makram Ebeid, secrétaire du Wafd, continuera de recevoir, chaque jour, des demandes qui ne se comptent ni à l'unité, ni par dizaines, ni par centaines, mais uniquement par milliers, et le Wafd se trouvera fort embarrassé quant à ces participants — où les rassembler, comment trouver un lieu assez vaste pour les contenir tous — et le chef du Wafd en viendra, à la fin, à croire ce qu'il ne pourra plus s'empêcher de croire : que le peuple s'est lassé de lui, s'est dispersé loin de lui, et s'est tourné vers le président du Conseil, se ralliant autour de lui — si bien que le leadership du chef du Wafd est devenu simple sujet de conversation, une nouvelle parmi d'autres, tandis que le leadership du bienveillant président du Conseil est devenu un fait établi, qui n'admet ni doute ni contestation, auquel croient les Anglais avant même que n'y croient les Égyptiens.

Voulez-vous une preuve supplémentaire de la défaite du Wafd, et du déclin du leadership d'al-Nahhas ? Al-Nahhas lui-même a reconnu cette preuve, et a consigné sa propre défaite de sa main. Il nous a raconté qu'il se trouvait un jour au casino de San Stefano, que le président du Conseil s'y trouvait également, et que l'on y célébrait quelque fête de bienfaisance. Al-Nahhas regarda, et le peuple regarda, et voici que la foule s'assembla autour d'al-Nahhas — parce qu'elle le déteste au plus haut point, et rejette entièrement son autorité . . . tandis que la police, la police seule, s'assemblait autour du président du Conseil — car le président du Conseil est l'unique et véritable chef, l'illustre président !!

Le lendemain, al-Nahhas se trouvait de nouveau au casino, et le peuple célébrait de nouveau cette même fête, et la foule s'apprêtait à se rassembler autour d'al-Nahhas pour lui manifester sa haine, pour lui déclarer qu'elle avait entièrement rejeté son autorité — mais le gouvernement du bienveillant homme, aussi bienveillant que lui, prit pitié d'al-Nahhas devant cette humiliation, s'émut pour lui de la haine du peuple, et dispersa entièrement la foule autour de lui.

Combien certains Égyptiens auraient grand besoin d'un peu de pudeur, et d'un peu de discernement quant à ce qu'il convient de dire et à ce qu'il ne convient pas de dire.

Ne voyez-vous pas avec moi que, chaque fois que le gouvernement ordonne quelque chose, son ordre en détourne le peuple, et que, chaque fois qu'il interdit quelque chose, son interdiction y attire le peuple ? Ne voyez-vous pas avec moi que la rumeur du prétendu complot du gouvernement contre le congrès a précisément attiré le peuple vers ce congrès, et poussé le peuple à s'y joindre en masse ? Que se passerait-il donc si le gouvernement déclarait une guerre ouverte et totale contre ce congrès ?

La meilleure guerre que le gouvernement puisse mener contre ses adversaires — et contre le Wafd en particulier, parmi ses adversaires — serait de ne leur livrer aucune guerre : de ne comploter contre eux en rien, de ne leur témoigner nulle haine. Car le peuple s'est juré à lui-même, dans son cœur et sa conscience, de tourner à droite dès l'instant où le bienveillant homme et son gouvernement tourneraient à gauche, et de tourner à gauche dès l'instant où le bienveillant homme et son gouvernement tourneraient à droite . . .